

plus tard une si haute célébrité. Il devait s'emparer de l'artillerie et appuyer l'attaque de Sandoval, en tenant en respect ceux des ennemis qui voudraient s'y opposer. Cortés ne se réserva qu'un petit détachement de vingt hommes, avec lesquels il devait se porter sur le point où sa présence pourrait être nécessaire. Il donna pour mot d'ordre *Espiritu Santo*; c'était le soir de la Pentecôte. Ces dispositions faites, il se prépara à traverser la rivière (12).

Pendant que Cortés utilisait ainsi des moments précieux, Narvaez était resté à Cempoalla, consumant son temps en vains et frivoles amusements. Il fut enfin réveillé de cet état d'apathie, après le retour de Duero, par les remontrances du vic cacique de la ville. « Pourquoi, lui dit ce dernier, négligez-vous ainsi toutes les précautions de sûreté? Pensez-vous que Malintzin agisse ainsi? Il connaît parfaitement votre position, et il vous attaquera, croyez-moi, au moment où vous y songerez le moins (13). »

Alarmé par ces suggestions et par celles de ses amis, Narvaez se mit enfin à la tête de ses troupes, et partit pour se porter à la rencontre de Cortés, le jour même où celui-ci arrivait à la rivière des Canots. Mais parvenu devant cet obstacle, Narvaez ne vit rien qui lui indiquât la présence ou l'approche de l'ennemi. La pluie, qui tombait par torrents, eut bientôt trempé les vêtements des soldats. Amollis par leur long et agréable séjour à Cempoalla, ils ne purent supporter sans murmures ce léger inconvénient. A quoi bon, disaient-ils, rester là à lutter contre les éléments? il n'était pas probable que l'ennemi se montrât par un pareil temps. Il serait plus sage de retourner à Cempoalla, et le lendemain matin ils seraient prêts au combat, dans le cas où Cortés paraîtrait.

(12) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12, 47. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 122. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, l. 10, cap. 1.

(13) « ¿Que hazeis, que estais mui descuidado? pensais que Malintzin, y los teules que trae consigo, que son assi como vosotros? Pues yo os digo, que quando no os cataredes, será aquí, y os matara. » Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 121.

Narvaez prêta l'oreille à ces conseils, qui ne s'accordaient que trop avec sa propre inclination. Cependant, avant de revenir sur ses pas, il voulut se mettre à l'abri d'une surprise, en posant deux sentinelles non loin de la rivière, pour donner avis de l'approche de Cortés. Il détacha aussi un corps de cinquante chevaux dans une autre direction, par laquelle l'ennemi pouvait se porter sur Cempoalla. Ces précautions prises, il rentra avant la nuit dans ses quartiers.

Narvaez occupait le principal *teocalli* de la ville. C'était un bâtiment de pierre, ayant la forme pyramidale ordinaire, auquel on montait par des degrés rapides, pratiqués sur une de ses faces. Il se logea lui-même dans le sanctuaire supérieur, avec un gros d'arquebusiers et d'arbalétriers. Deux autres *teocallis*, voisins du premier, furent occupés par de forts détachements d'infanterie. L'artillerie, qui se composait de dix-sept à dix-huit petites pièces, fut placée dans l'enceinte, sous la garde du reste de la cavalerie. Ayant ainsi distribué ses forces, Narvaez rentra dans son quartier, et ne tarda pas à se livrer au repos, avec autant d'indifférence que si son rival eût été de l'autre côté de l'Atlantique, au lieu d'être au bord d'un ruisseau voisin.

Ce ruisseau, gonflé par les eaux pluviales, était transformé en un torrent furieux. On eut beaucoup de peine à trouver un gué praticable. Les pierres glissantes qui en formaient le fond se dérobaient à chaque pas sous les pieds. La difficulté du passage était augmentée par l'obscurité et par la tempête. Cependant les Espagnols, s'aidant de leurs longues piques, parvinrent à tenir pied, à l'exception de deux soldats qui furent emportés par la violence du courant. Quand ils eurent atteint l'autre rive, ils trouvèrent une route, qui n'était bonne dans aucun temps, mais qui était en ce moment rendue doublement difficile par une boue épaisse et par les broussailles qui l'avaient envahie.

Là aussi ils retrouvèrent une croix qu'ils avaient élevée lors de leur précédente marche dans l'intérieur. Ils la saluèrent comme un gage de succès; Cortés, s'agenouillant devant le



signe sacré, confessa ses péchés, et déclara que le triomphe de la religion catholique était le grand objet qu'il se proposait. L'armée suivit son exemple, et, après avoir fait une confession générale, reçut l'absolution du père Olmedo, qui appela la bénédiction du ciel sur ces épées consacrées à la gloire de la croix. Puis se levant, et se jetant dans les bras les uns des autres, comme des frères d'armes engagés dans une même cause, il leur sembla qu'ils avaient puisé, de nouvelles forces dans cet acte de piété. Ce curieux incident caractérise parfaitement cette époque, dans laquelle la guerre, la religion, et le pillage étaient si intimement unis et confondus. Près de la route était un petit taillis; et Cortés ayant mis pied à terre, ainsi que les autres cavaliers, on attacha les chevaux aux arbres, afin de les abriter de l'orage. On déposa également en ce lieu le bagage et les objets de luxe qui auraient pu embarrasser les mouvements de la troupe. Le général donna alors, en quelques mots, ses dernières instructions aux soldats. « Tout, leur dit-il, dépend de l'obéissance. Que le désir de se distinguer ne fasse quitter à personne son rang. Du silence, de la promptitude, mais surtout obéissance à vos officiers, et je répons du succès. »

On se mit en marche dans un profond silence, et l'on continuait d'avancer ainsi, lorsque la tête de la colonne se trouva tout à coup en présence des deux sentinelles de Narvaez : surprises toutes les deux, l'une d'elles seulement parvint à grand-peine à s'échapper, et l'autre fut amenée devant Cortés; mais elle s'obstina à ne rien répondre. On eut beau menacer ce soldat de la potence, lui passer même la corde autour du cou, tous les moyens vinrent se briser devant son héroïque fermeté. Aucun changement n'était heureusement survenu dans les dispositions de Narvaez, depuis les renseignements précédemment fournis par Duero.

L'autre sentinelle, qui s'était échappée, alla réveiller ses camarades; mais ceux-ci refusèrent d'ajouter foi à son rapport, lui reprochant de s'être laissé tromper par la peur. Cortés et sa troupe, disaient-ils, étaient encore loin de la rivière, et ne

s'aventureraient pas à la traverser par une pareille nuit. Narvaez partagea ce fol aveuglement; la sentinelle se retira à son quartier, poursuivie par les railleries, et menaçant en vain les incrédules du danger auquel ils refusaient de croire (14).

Cortés, ne doutant pas que le rapport de la sentinelle n'eût donné l'alarme, fit doubler le pas. En approchant de la ville, il aperçut une lumière qui brillait au sommet d'une des tours. « Voilà, s'écria le général en s'adressant à Sandoval, le quartier de Narvaez, et cette lumière doit vous servir de phare. » En entrant dans les faubourgs, les Espagnols furent étonnés de n'apercevoir aucuns symptômes d'alarme. On n'entendait d'autre bruit que le son cadencé de leurs pas, à moitié étouffé par les hurlements de la tempête. Cependant leur marche à travers les rues de cette cité populeuse ne pouvait se dérober à tous les yeux. La nouvelle en fut bientôt portée aux quartiers de Narvaez, où tout fut, en un instant, en mouvement et en confusion. Les trompettes sonnèrent aux armes, les dragons sautèrent en selle, les artilleurs coururent à leurs pièces. Narvaez, revêtant son armure à la hâte, s'occupa de rassembler ses gens, et envoya l'ordre à ceux des *teocallis* voisins de venir se réunir à lui dans l'enceinte. Il donna cet ordre avec sang-froid; car, s'il manquait quelquefois de prudence, il ne manquait ni de présence d'esprit ni de courage.

Tout cela fut l'affaire de quelques minutes. Mais pendant ce temps les soldats de Cortés avaient atteint l'avenue qui conduisait au camp. Cortés leur commanda de filer le long des murs des habitations, afin de laisser un libre passage aux boulets (15). Ils ne se furent pas plus tôt présentés devant l'enclos des *teocallis*, que l'artillerie de Narvaez ouvrit son feu : mais les pièces étaient pointées si haut, que les boulets pas-

(14) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 128. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 2, 3.

(15) « Ya que se acercaban al aposento de Narvaez, Cortés, que andaba reconociendo, i ordenando á todas partes, dixo á la tropa de Sandoval : Señores, arrimaos á las dos aceras de la calle, para que las balas del artilleria pasen por medio, sin hacer daño. » Herrera, *ibid.*, dec. 1, lib. 19, cap. 3.



sèrent par-dessus les têtes, et que trois hommes seulement furent atteints. Ils ne donnèrent pas à l'ennemi le temps de recharger. Cortés poussa le cri de ralliement : « *Espiritu Santo! Espiritu Santo!* en avant! » Olid et ses soldats se précipitèrent en un clin d'œil sur les artilleurs, qu'ils percèrent ou renversèrent avec leurs longues piques, et s'emparèrent de leurs canons. Une autre division attaqua la cavalerie et fit une diversion en faveur de Sandoval, qui, à la tête de ses braves, s'élança sur les degrés du temple. Ils y furent accueillis par une grêle de projectiles, de flèches et de balles, qui, dans la précipitation du moment et l'obscurité de la nuit, firent peu de mal. L'instant d'après, les assaillants étaient sur la plate-forme, engagés corps à corps avec leurs adversaires. Narvaez combattit bravement au milieu de la mêlée, encourageant ses compagnons de la voix. Son porte-étendard tomba à ses côtés, percé d'un coup qui lui traversa la poitrine. Il reçut lui-même plusieurs blessures, car son épée était à peu près impuissante contre les longues piques des assaillants. Enfin un coup de lance lui fit sauter l'œil gauche. « Santa Maria! s'écria l'infortuné, je suis tué! » A ces mots, les soldats de Cortés poussèrent le cri de « Victoire! »

Hors d'état de continuer le combat, et rendu presque furieux par la douleur de sa blessure, Narvaez fut entraîné par ses compagnons dans le sanctuaire. Les assaillants tentèrent d'y pénétrer, mais l'entrée en fut vigoureusement défendue. Enfin un soldat, s'emparant d'une torche, ou d'un brandon enflammé, le lança sur le toit en chaume, qui fut, au bout de quelques instants, incendié. Ceux qui étaient dans l'intérieur en furent chassés par la chaleur suffocante et par la fumée. Un soldat, nommé Farfan, se jeta sur le commandant blessé et n'eut pas de peine à le renverser par terre : on le traîna rapidement au bas des degrés, et l'on s'assura de sa personne en l'enchaînant. Ses compagnons, voyant le sort de leur chef, cessèrent toute résistance (16).

(16) *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

Pendant ce temps, Cortés et les troupes d'Olid, engagés avec la cavalerie, l'avaient mise en déroute, après quelques vains efforts des dragons pour rompre cette épaisse forêt de piques; plusieurs d'entre eux furent démontés et quelques-uns tués. Le général se disposa alors à attaquer les autres *teocallis*, après avoir au préalable sommé les troupes qui les occupaient de se rendre. Sur leur refus, il fit avancer les canons, tournant ainsi l'artillerie de ses ennemis contre eux-mêmes. Cette démonstration fut accompagnée des offres les plus libérales — amnistie pour le passé, et participation à tous les avantages de la conquête. Une de ces petites garnisons était sous le commandement de Salvatierra, le même officier qui parlait de couper les oreilles de Cortés. Dès qu'il eut appris le sort de son général, ce héros fut saisi d'une violente indisposition qui le mit hors d'état de prendre une part active au combat. Sa troupe, après la première décharge d'artillerie, accepta la capitulation qui lui était offerte. Cortés eut, dit-on, en cette occasion des auxiliaires sur lesquels il n'avait pas compté. L'air était rempli de *cocuyos*, gros scarabées qui émettent une lueur phosphorique assez brillante pour permettre de lire. Ces feux errants, au milieu de l'obscurité de la nuit, se transformèrent, dans l'imagination exaltée des assiégés, en une armée pourvue de fusils à mèches : c'est du moins ce que nous apprend un témoin oculaire (17); mais on peut, avec tout autant de vraisemblance, attribuer la facilité avec laquelle se rendit l'ennemi à la faiblesse du commandant et à l'indifférence des soldats, assez disposés à se ranger sous les bannières de Cortés.

Le corps de cavalerie que Narvaez avait posté sur une des routes qui conduisaient à Cempoalla, afin d'intercepter la marche de son rival, ayant appris ce qui s'était passé, ne tarda pas à faire sa soumission. Chaque soldat de l'armée vaincue

(17) « Como havia tan escuro auia muchos cocuyos (ansi los llaman en Cuba) que relumbrauan de noche, é los de Narvaez creyeron que era muchas de las escopetas. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 122.



dit, comme gage d'obéissance, remettre ses armes aux mains des alguazils, et prêter serment à Cortés, en sa qualité de juge suprême et capitaine général de la colonie.

On n'est pas d'accord sur le nombre des morts. L'opinion la plus probable est que les vaincus ne perdirent pas plus d'une douzaine d'hommes et les vainqueurs la moitié de ce nombre. L'insignifiance de ce chiffre s'explique d'ailleurs par la courte durée de l'action et par l'obscurité dans laquelle s'égarèrent la plupart des projectiles. Le nombre des blessés fut beaucoup plus considérable (18).

La victoire était complète. Cortés, qui n'était quelques heures auparavant qu'un proscrit, errant avec une poignée de misérables aventuriers, qu'un rebelle dont la tête avait été mise à prix, se voyait maintenant chef indépendant, disposant de forces suffisantes non-seulement pour assurer ses conquêtes actuelles, mais pour ouvrir une carrière plus vaste encore à son ambition. Tandis que l'air retentissait des acclamations des soldats, le général victorieux, prenant un air de dignité appropriée au changement survenu dans sa fortune, s'assit dans une espèce de fauteuil, avec un riche manteau jeté sur ses épaules, et reçut l'un après l'autre les officiers et les soldats, qui vinrent lui offrir leurs félicitations. Il permit gracieusement aux simples soldats de lui baiser la main. Quant aux officiers, il leur adressait quelques compliments ou quelques paroles agréables; et lorsque Duero, Bermudez le tré-

(18) Narvaez, ou plutôt son avocat, fait monter beaucoup plus haut le chiffre de ses morts. Mais le thème de celui-ci consistait à grossir les pertes de son client. La comparaison de son récit avec ceux de Cortés et de ses compagnons offre le meilleur moyen de se rapprocher de la vérité. « É' allí le matáron quinze hombres q<sup>e</sup> muriéron de las feridas q<sup>e</sup> les diéron é les quemáron seis hombres del dho incendio q<sup>e</sup> despues parecieron las cabezas de ellos quemadas, é pusiéron á sacomano todo quantto ttenian los que benian con el dho mi parte como si fueran moros y al dho mi parte robáron é saqueáron todos sus vienes, oro, é platta é joyas. » *Demanda de Zavallos en nombre de Narvaez*, Ms.

sorier, et quelques autres, ses anciens amis, se présentèrent, il les embrassa cordialement (19).

Narvaez, Salvatierra et deux ou trois des chefs furent amenés devant lui enchaînés. Ce fut pour le général vaincu un moment de profonde humiliation; ses souffrances physiques, quelque vives qu'elles fussent, durent s'effacer devant les tortures de l'âme. « Vous avez grand sujet, seigneur Cortés, dit-il, de remercier la fortune, qui vous a procuré une victoire si facile et m'a mis en votre pouvoir. — J'ai effectivement plus d'un motif de reconnaissance, répondit le général; mais quant à la victoire que je viens de remporter sur vous, je la regarde comme un de mes moindres exploits depuis que je suis entré dans ce pays (20)1 » Et ayant donné des ordres pour qu'on pansât les blessures des prisonniers, il les renvoya sous bonne escorte à Vera-Cruz.

Cortés, malgré l'orgueilleuse humilité de cette réponse, devait certainement considérer sa victoire sur Narvaez comme un de ses plus brillants faits d'armes. Avec deux cent cinquante soldats, tout au plus, mal vêtus, mal nourris, épuisés par des marches forcées, soumis à tous les désavantages person-

(19) « Entre ellos venia Andres de Duero, y Agustín Bermudez, y muchos amigos de nuestro capitán, y assi como venia, ivan á besar las manos á Cortés, q. estaua sentado en una silla de cadetas, con una rópa larga de color como narajada, cō sus armas debaxo, acōpañado de nosotros. Pues ver la gracia con que les hablaua, y abraçaua, y las palabras de tatos complimietos que les dezia, era cosa de ver que alegre estaua : y tenia mucha razon de verse en aquel puto tan señor, y pujate : y assi como le besaua la mano, se fuerō cada vno á su posada. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 122.

(20) Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 122.

« Dixose que como Narvaez vido á Cortés estando así preso le dixo : Señor Cortés, tened en mucho la ventura que habeis temido, é lo mucho que habeis hecho en tener mi persona, ó en tomar mi persona. É que Cortés le respondió, e dixo : Lo menos que yo he hecho en esta tierra donde estais, es haberos prendido; é luego le hizo poner á buen recando é le tubo mucho tiempo preso. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.



nels, manquant d'armes et de munitions, il avait attaqué dans leurs propres quartiers et mis en déroute toutes les forces de l'ennemi, trois fois plus nombreuses que les siennes, admirablement bien équipées, pourvues de cavalerie, d'artillerie et d'approvisionnements de guerre de toute espèce. Le nombre de troupes engagées de part et d'autre n'était pas, il est vrai, considérable. Mais ce nombre relatif des combattants fait de ce résultat si décisif un des événements les plus remarquables dans les annales de la guerre.

Certaines circonstances, plus ou moins indépendantes de la volonté du général vainqueur, contribuèrent, il est vrai, à son triomphe, et le hasard peut bien en revendiquer sa part. Si Velasquez de Léon l'eût trahi, l'expédition échouait nécessairement (21). Si, la nuit de l'attaque, le temps avait été beau, l'ennemi n'eût pas manqué d'être averti de l'approche de Cortés et se serait préparé à le recevoir. Mais ce sont là des chances communes à toutes les entreprises de ce genre. L'habileté du général consiste à savoir en tirer parti, à saisir la fortune qui lui sourit, et à faire combattre pour lui jusqu'aux éléments.

Si Velasquez de Léon était, ainsi que l'événement le prouva, l'officier à qui le général devait confier le commandement, ce fut la sagacité de ce dernier qui lui suggéra ce choix. Ce fut son adresse qui transforma cet ennemi dangereux en ami ; en un ami si fidèle qu'il aima mieux, au moment du danger, s'attacher à la fortune désespérée de son chef immédiat, qu'à celle du gouverneur de Cuba, son proche parent, tout-puissant qu'était celui-ci. Ce fut cette même habileté qui valut à Cortés un tel ascendant sur ses soldats et les lui attacha si fermement, qu'au moment le plus critique pas un d'eux ne songea

(21) Oviedo prétend que les soldats agitèrent la question de savoir si Velasquez de Léon devait obéir aux ordres de Cortés plutôt qu'à ceux de son parent, le gouverneur de Cuba. Ils la décidèrent dans le premier sens, attendu que Velasquez tenait immédiatement sa commission de Cortés. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.

à l'abandonner (22). Si le succès de l'attaque peut être attribué en grande partie au temps sombre et orageux qui la favorisa, ce fut grâce aux dispositions que Cortés avait prises qu'il se trouva en mesure de profiter de ces avantages. Le plus court délai possible s'écoula entre la conception de son plan et l'exécution. Dans l'espace de quelques jours, il se porta à marches forcées de la capitale à la côte. Il descendit des montagnes comme un torrent, envahit le camp de l'ennemi et balaya tout devant lui, avant qu'on pût opposer une barrière à sa course impétueuse. Cette rapidité de mouvements a toujours fait partie de la stratégie des plus grands capitaines.

Mais ce serait envisager les choses sous un point de vue trop restreint que de considérer Cempoalla comme l'unique champ de bataille où se décida le sort de Narvaez. L'affaire avait commencé à Mexico. A l'aide de cette fascination merveilleuse qu'il exerçait sur tout ce qui l'approchait, Cortés sut faire des émissaires même de Narvaez ses amis et ses agents. Les récits de Guevara et de ses compagnons, les intrigues du père Olmedo et l'or du général, tout contribua à ébranler la fidélité du soldat, et la bataille était à moitié gagnée avant qu'on en vint aux mains. On combattit avec de l'or autant qu'avec du fer. Le grand objet de Cortés était de s'emparer de la personne de Narvaez : il avait calculé que, Narvaez une fois pris, l'indifférence de ses adversaires pour la cause dans laquelle ils étaient engagés et leurs préventions en sa faveur les amèneraient bientôt sous ses drapeaux. Son attente ne fut point déçue. Narvaez avait donc raison de dire, quelques années après l'événement, « qu'il avait été battu par ses propres

(22) Oviedo, avec son esprit réfléchi, attribue cet ascendant aux manières libérales de Cortés, qui contrastaient si fortement avec celles du gouverneur de Cuba. « En lo demás valerosa persona ha sido, é para mucho ; y este deseo de mandar juntamente con que fué mui bien partido é gratificador de los que le viniéron, fué mucha causa juntamente con ser mal quisto Diego Velasquez, para que Cortés se saliese con lo que emprendió, é se quedase en el oficio, é governacion. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 12.



troupes et non par celles de son rival ; que ses gens avaient été gagnés et l'avaient trahi (23). » C'est en effet la seule explication qu'on puisse donner de leur courte et inutile résistance.

(23) Narvaez s'exprima ainsi dans une conversation avec Oviedo lui-même, à Tolède, en 1515; conversation dans laquelle il s'étendit avec beaucoup d'amertume, ainsi qu'il était naturel de s'y attendre, sur la conduite de son rival. Ce passage, n'ayant jamais été imprimé, peut avoir quelque intérêt pour les lecteurs espagnols. « Que el año de 1523, estando Cesar en la cibdad de Toledo, vi alli al dicho Narvaez, é publicamente decia, que Cortés era vn traidor : é que dándole S. M. licencia se lo haria conocer de su persona á la suya, é que era hombre sin verdad, é otras muchas é feas palabras llamándole alevoso é tirano, é ingrato á su señor, é á quien le havia embiado á la Nueva-España, que era el Adelantado Diego Velasquez a su propia costa, é se le havia alzado con la tierra, e con le gente e hacienda, é otras muchas cosas que mal sonaban. Y en la manera de su prision la contaba mui al reves de lo que está dicho. Lo que yo noto de esto es, que con todo lo que oí á Narvaez (como yo se lo dixé) no puedo hallar le desculpa para su deseuído, porque ninguna necesidad tenia de andar con Cortés en pláticas, sino estar en vela mejor que la que hizo. É á esto decia él que le havian vendido aquellos de quien se fiaba, que Cortés le havia sobornado. » Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms. lib. 33, cap. 12.

## CHAPITRE VIII.

MÉCONTENTEMENT DES TROUPES. — INSURRECTION DANS LA CAPITALE.  
— RETOUR DE CORTÉS. — SYMPTÔMES HOSTILES.  
— MASSACRE EXÉCUTÉ PAR ALVARADO. — SOULÈVEMENT DES AZTÉQUES.

1520.

La tempête passa avec la nuit, et le soleil se leva pur et radieux sur le champ de bataille. La lumière du jour vint révéler aux deux armées, naguère ennemies, la disparité de leurs forces. Les soldats de Narvaez ne purent dissimuler leur dépit, et firent entendre des murmures de mécontentement, en comparant leur supériorité numérique et tous leurs avantages matériels avec l'équipement et les visages fatigués de leurs adversaires. Ce fut donc avec quelque satisfaction que le général vit arriver ses alliés de Chinantla, au nombre de deux mille. C'étaient des hommes de haute taille; et comme ils s'avançaient dans une sorte d'ordre irrégulier, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec leurs brillantes bannières de tissus de plumes, et leurs longues lances, dont les pointes, garnies d'*itzli* et de cuivre, étincelaient au soleil, leur marche offrait une apparence de discipline militaire. Ils arrivaient trop tard, il est vrai, pour prendre part à l'action; cependant Cortés ne fut pas fâché de donner à ses nouveaux compagnons une idée des ressources qu'il possédait dans le pays. Comme il n'avait plus besoin de ses alliés indiens, il les renvoya chez eux, après les avoir accueillis avec courtoisie et généreusement récompensés (1). Il s'occupa ensuite d'apaiser le mécontentement des troupes. Il leur parla avec les formes les plus gracieuses, et le langage

(1) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 6. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms. lib. 33, cap. 47. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 123.